



MIMOPÉDAGOGIE

vivre l'anthropologie du geste de Marcel Jousse
pour en vivre et faire vivre

février 2013

n° 86

Dans la première partie de notre hors série automne 2012, nous avons répondu aux arguments développés par Pierre Gibert sur l'inexistence d'une tradition orale à l'origine de la Bible, affirmée dans le numéro hors série automne 2012 du « Monde de la Bible ». Ces arguments, je les ai fait parvenir à Benoît de Sagazan, directeur de cette revue. Dans ses pages « Religion&spiritualité » de son numéro des samedi 29 et dimanche 30 septembre 2012, le journal « La Croix » a publié (pp. 14-15) un article de Benoît de Sagazan qui est un résumé des articles de la revue « Le Monde de la Bible ». N'ayant reçu aucune réponse de la part de celui-ci et devant l'obstination que celui-ci manifeste à maintenir ses positions dans l'article de La Croix, je continue cette absence de dialogue en publiant la deuxième partie de ma contestation, portant cette fois-ci sur la datation des textes écrits.

... et on peut dater la naissance de la Bible « née écrite » ...

Maintenant que Pierre Gibert nous a bien convaincus qu'une tradition orale de l'Ancien Testament est « techniquement impossible », excluant toute possibilité que ces textes aient une quelconque origine lointaine, il reste aux spécialistes à nous expliquer à quelle époque la Bible a été écrite, étant entendu et cela va de soi pour ces « scriptolâtres », qu'un texte naît nécessairement au moment où il est écrit et qu'il ne peut être écrit qu'à une époque où l'écriture est en son plein essor.

A ce sujet, « Le Monde de la Bible » nous présente deux thèses sur deux datations différentes de la naissance de la Bible. Celle de William M. Schniedewind qui affirme que « la plupart des livres bibliques auraient été rédigés sous le règne de Josias, au VII^e siècle » (BdS p. 23)¹, rejoignant celle d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, dans la *Bible dévoilée* (2002), dont le « Monde de la Bible », dans son numéro hors série du printemps 2006 (p. 7) résumait ainsi la thèse : « La Bible n'est pas toujours une histoire « vraie ». En tout cas au sens où l'entendent les historiens... Pour Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, les histoires d'Abraham, de Moïse et de l'Exode, de la conquête de Canaan et du grand royaume de David et Salomon ne sont que des récits mythiques repris au VII^e siècle par un roi de Juda, Josias, **soucieux de légitimer ses ambitions nationalistes**² ». La seconde thèse est celle de Pierre Bordreuil et Françoise Briquel-Chatonnet qui proposent de dater la naissance de la Bible au retour de l'Exil, thèse ainsi présentée par Benoît de Sagazan : « Le projet de la rédaction de la Bible participe, au retour de l'Exil, à la nécessité de forger une communauté ethnique et religieuse : « Il fallait **inventer une nouvelle forme d'existence** du peuple d'Israël », écrivent-ils » (BsS p. 23).

A lire ces différentes thèses, une idée, suggérée par elles mais jamais vraiment explicite, s'impose à l'esprit du lecteur : Israël s'est inventé une Histoire pour se forger une identité, à un moment critique de son existence. Mais comme le fait remarquer Jacques Cazeaux³ : « *Quels temps ne sont pas troublés, et durant combien de décennies ou dans quel siècle Israël ou Juda ont-ils connu la paix avec le sentiment de leur paisible identité ? Sans doute jamais, pas plus ceux-là que les grands empires, leurs voisins.* ». Pourquoi alors à ces deux périodes spécialement ? Parce qu'il fallait attendre une généralisation de l'écriture dans le Bassin Méditerranéen, vous répondent ces spécialistes. Etant sous-entendu, pour nos « scriptolâtres », qu'il n'y a Histoire qu'écrite, anéantissant d'un coup de plume les traditions historiques orales de peuples comme celui des Achantis dont nous avons déjà parlé dans la première partie de ce hors-série. Ce qui est instructif, c'est qu'avec les deux mêmes pré-supposés : nécessité de se forger une identité en temps de crise et nécessité d'une expansion de l'écriture, on a deux thèses contradictoires sur la datation possible. Ce qui laisse supposer qu'à la nécessité d'écrire la Bible, puisqu'écriture il y a bien, il faut sans aucun doute chercher une toute autre motivation que celles invoquées. Et pourquoi pas la même motivation qui a poussé les évangélistes à mettre par écrit l'Évangile : la disparition progressive des témoins oraux de la première heure et un changement de langues qui compromettrait l'efficacité de la tradition de style oral intra-ethnique araméenne. Et pourquoi pas la même motivation qui a poussé les rabbis d'Israël à mettre par écrit leur Tôrah orale, donnant ainsi naissance au Talmud, à l'époque où l'écrasement du peuple juif par les Romains risquait de compromettre la transmission de cette Tôrah orale⁴. Motivation dont les conditions semblent remplies, certes, par le désastre de l'exil à Babylone, mais certainement pas pour se construire une identité mais bien plutôt pour conserver la mémoire de cette identité. Ce n'est pas sans raison qu'au retour de l'Exil à

¹ Ces références BdS renvoient au numéro du « Monde de la Bible » hors série d'automne 2012.

² C'est nous qui soulignons en gras dans les citations les affirmations des auteurs.

³ Jacques CAZEAUX, *Histoire, Utopie, Mystique, Ouvrir la Bible comme un livre*, Le Cerf, 2003, p. 18.

⁴ Notons au passage que, dans un même contexte d'écrasement culturel par les Romains, les Druides ont refusé de mettre par écrit leurs traditions orales, nécessitant vingt ans de mémorisation pour en faire le tour, selon le témoignage de Jules César. Ce refus a entraîné la perte de la plus grande partie de cette tradition orale.

Babylone, sous l'influence d'Esdras, le centre de la vie religieuse d'Israël se déplace du Temple, symbole du pouvoir royal et sacerdotal, vers la synagogue, lieu de la remémoration populaire de la Tôrah et des Prophètes, à travers leur targoûmisation.

En ce qui concerne la thèse de Schniedewind (rejoignant celle d'Israël Finkelstein, Neil Asher Silberman, me semble-t-il), pour une datation au temps du roi Josias, « période, où l'économie se globalis(ant) avec la montée en puissance de l'empire assyrien, l'écriture devient un élément crucial et un outil politique et idéologique » chargé de montrer le pouvoir et l'importance du roi » (BdS, La Croix), Jacques Cazeaux qui, comme eux prétend pourtant « ouvrir la Bible comme un livre », a démontré magistralement que « le refus de la grandeur et de la royauté, nommément, qui anime la Bible et sa volonté d'être une anti-épopée contredisent l'intention identitaire que, selon l'histoire, la crise où se débat la Judée sous le roi Josias est censée provoquer »⁵. Autrement dit, affirmer que la Bible a été écrite à l'initiative du roi Josias pour faire « légitimer ses ambitions légitimistes » va à l'encontre du message même de cette Bible écrite qui ne cesse de critiquer la royauté humaine dont s'est affublé le peuple juif, la seule royauté possible, pour cette Bible écrite, étant la royauté de Dieu sans intermédiaire. (Soit dit en passant, ce retour à la royauté directe de Dieu constitue l'essence même du message de Rabbi Iéshoua le Nazôreen, à l'encontre de tout messianisme d'ordre politique !). BdS (La Croix) continue à résumer la thèse de Schniedewind en écrivant : « L'écriture se répandant dans toutes les couches de la société judéenne, au cours du VII^e siècle av. J.-C., elle devient un « outil à l'usage des réformateurs religieux qui, les premiers, proclamèrent l'autorité de la parole écrite ». Cette nouvelle fonction est manifeste dans le Deutéronome... ». Remarquons simplement que ce Deutéronome, censé asseoir l'autorité de la parole écrite (pourquoi d'ailleurs « parole écrite » puisqu'il s'agit d'une écriture ? !), répète par deux fois ce passage (Dt 6, 6-9 et 11, 18-19) : « Que ces paroles que je te dicte (oralité) aujourd'hui restent dans ton cœur (mémorisation) ! Tu les répéteras (et non tu les feras lire : donc oralité et mémorisation) à tes fils, tu les leur diras (oralité toujours et non lecture) aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout ; tu les attacheras à ta main comme un signe (et non comme un rouleau de lecture), sur ton front comme un bandeau (où il paraît difficile de le lire) ; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes (voilà bien la véritable fonction de l'écriture : un geste aide-mémoire et un texte témoin d'une récitation orale portée de mémoire) ». Et ce même Deutéronome a encore ce texte étonnant (Dt 30, 11-14) : « Oui, ce commandement que moi je t'ordonne aujourd'hui, n'est pas trop difficile pour toi, il n'est pas loin de toi ! Il n'est pas dans les cieux pour que tu dises : Qui montera pour nous dans les cieux, le prendra pour nous et nous le fera entendre (tiens donc : entendre et pourquoi pas faire lire ?) pour le faire ? Qui traversera pour nous de l'autre côté de la mer, le prendra pour nous et nous le fera entendre pour le faire ? Oui, toute proche de toi est la parole, elle est dans ta bouche (oralité toujours et non lecture) et dans ton cœur (mémoire) pour le faire ». Ce texte affirme tout simplement que la Tôrah n'est inaccessible à personne (comme pourrait l'être la lecture d'une écriture consonantique ne comportant à cette époque aucun signe de vocalisation, petit détail dont ne semble pas tenir compte nos « scriptolâtres »), parce que chacun peut y accéder par l'oralité et la porter dans sa mémoire où elle reste à sa disposition, à tout moment, aussi bien couché que debout, aussi bien dans la maison que sur la route. Curieuse obsession de l'oralité et de la mémorisation pour un Deutéronome censé asseoir l'autorité du texte écrit, non ?

En ce qui concerne la thèse de Pierre Bordreuil et Françoise Briquel-Chatonnet qui proposent de dater la naissance de la Bible au retour de l'Exil, je suis étonné qu'ils ne se réfèrent pas à un texte intéressant qui pourraient confirmer leur thèse. Il s'agit d'un passage du IV^e livre d'Esdras dont nous citons quelques extraits pour nos lecteurs : « Puisque ta Tôrah est brûlée au feu, n'y aura-t-il plus personne à connaître les merveilles que tu fis et les ordonnances que tu promulguas ? Si j'ai trouvé grâce devant toi, envoie plutôt dans mon cœur l'Esprit Saint et j'écrirai tout ce qui se fit depuis le commencement du monde, comme c'était écrit dans ta Tôrah. Ainsi les hommes pourront expliquer la voie qu'ils ont choisie, et entendre les témoignages que tu leur as enseignés ! - Il répondit et me dit : « Va-t-en rassembler le peuple ! Tu leur diras de ne point te chercher pendant quarante jours ! Pour toi, prépare nombre de tablettes, prends avec toi Serajah, Debarjah, Selemjah, Elkana et Asiël, cinq experts en écriture cryptographique ; puis viens ici ! J'allumerai dans ton cœur un flambeau de sagesse qui ne s'éteindra point, avant que soit terminé ce que tu dois écrire ! Quand ce sera terminé, une partie tu la diras en public, et une partie, en secret, aux sages... » ... Je me mis à parler ; les cinq hommes se mirent à écrire ce que je disais en cryptographie, écriture à lettres qu'on ne connaissait point. Nous y restâmes quarante jours ! Le jour, ils écrivaient ; et la nuit, ils prenaient de la nourriture. Pour moi, le jour, je parlais ; et la nuit, je ne buvais point, dans ces quarante jours, on écrivit quatre-vingt quatorze livres. »⁶. Mais il est vrai que ce texte ne va pas tout à fait dans le sens de nos spécialistes qui ne jurent que par le « tout-écrit ». En effet, nous y apprenons que le projet n'est pas d'inventer la Tôrah, mais bien de retrouver ce qui était écrit dans cette Tôrah. Celle-ci préexiste donc au projet, préexistence écrite, bien sûr, mais aussi préexistence orale puisqu'il s'agit pour Esdras, grâce à l'Esprit-Saint (se servant évidemment de la mémoire d'Esdras, possédant en lui cette Tôrah), de retrouver ce qui était écrit, de le réciter afin de permettre aux scribes de l'écrire. Il s'agit donc d'une mise par écrit de réceptions orales. Nous retrouvons là la synergie constante de l'oralité et de l'écriture dans le milieu juif⁷. Nous ne comprenons pas l'obstination de nos spécialistes à vouloir nier l'oralité pour affirmer la scripturalité de la Bible, alors que les deux sont indissociables.

⁵ Jacques CAZEAUX, *Histoire, Utopie, Mystique, Ouvrir la Bible comme un livre*, Le Cerf, 2003, p. 19.

⁶ IV Esdras 14, 21-42, cf. Léon Gry, Vol II, pp. 403 à 414, cité dans *Intertestament*, p. 58. Ce IV livre d'Esdras fait partie des livres deutéro-canoniques, c'est-à-dire non retenu au catalogue des livres inspirés. Mais il figure toutefois en appendice dans la Vulgate, la version latine officielle de l'Eglise catholique.

⁷ Il est possible que les spécialistes mettent en doute l'historicité de cet épisode d'Esdras auquel pourtant le Talmud reconnaît un rôle si important dans la restauration de la Tôrah qu'elle le place au même rang que Moïse. Si ce comportement n'était pas,

La meilleure preuve qu'Esdras n'invente pas la Tôrah, c'est l'existence du Pentateuque samaritain, antérieur au retour de l'Exil à Babylone. Comme l'écrit Georges HABRA : « Une autre preuve de la fausseté de la théorie moderne, c'est le Pentateuque samaritain. On sait que Sargon II, après la prise de Samarie, déporta ses habitants et y implanta des Assyriens. Attaqués par des lions, les nouveaux venus crurent, dans leur superstition, que c'était parce qu'ils n'avaient pas rendu un culte au dieu du pays... Aussi Sargon II leur envoya-t-il un prêtre d'entre les déportés, pour les instruire dans la religion du pays. Par ce dernier, ils reçurent le Pentateuque (à l'exclusion des autres livres de l'Ancien Testament qui faisaient de Jérusalem le centre du culte, et qui furent récusés pour cela, lors du grand schisme, par le royaume du Nord) et adoptèrent le culte du Dieu d'Israël sans renoncer - chose étrange ! - à leur idolâtrie. Frustrés par les juifs de toute coopération dans la restauration du Temple, ils devinrent leurs ennemis irréconciliables, et inventèrent le mythe du mont Garizim comme centre de culte voulu par Moïse, mais ne pactisèrent plus que sporadiquement avec l'idolâtrie. On les connaît jusqu'à nos jours sous le nom de "Samaritains". Ils observent très littéralement la Loi mosaïque et sont en possession de copies anciennes de leur Pentateuque, qui a la particularité de garder l'écriture hébraïque primitive, et non les lettres araméennes adoptées par les Juifs après le premier exil. [...] Et, mis à part la corruption qu'ils ont introduite au sujet de Garizim dans Dt 27, les deux Pentateuques sont substantiellement identiques. C'est donc qu'Esdras n'a rien modifié au Pentateuque reçu 250 ans auparavant par les Samaritains, et qui représente certainement une tradition bien plus ancienne. »⁸

BdS (La Croix) doit, sans doute, résumer un autre article du même Monde de la Bible de Michaël Langlois, intitulé « La Bible remaniée » lorsqu'il écrit : « Il reste certain que les textes bibliques ont été rédigés sur plusieurs siècles. Non seulement leur écriture s'étale dans le temps, mais – la découverte des rouleaux de la mer Morte en témoigne – ils ont été constamment réécrits, traduits, voire remaniés ». Mais nous affirmons, dans un milieu d'oralité comme le milieu juif possédant l'écriture, un compagnonnage constant de l'oralité et de l'écriture : dans de tels milieux, un texte ne naît pas nécessairement au moment de son écriture, même s'il peut prendre à ce moment une nouvelle naissance par des remaniements (qui sont souvent d'ailleurs des fusions de sources orales aboutissant à un texte écrit comportant des contradictions parce que l'écrivain n'a pas voulu les harmoniser, par respect de ces mêmes sources). Et surtout il faut tenir compte d'une réalité : la Bible écrite, comme son nom l'indique, n'est pas un livre mais une bibliothèque et qu'en conséquence, tous ces livres n'ont pas nécessairement la même origine. Nous pouvons être aidés en cela par la pensée juive qui ne met pas, contrairement à nous chrétiens, tous les livres sur le même pied d'égalité en ce qui concerne leur inspiration et donc le respect qui leur est dû. « La Torah est en réalité une bibliothèque. Elle est composée de trois grandes parties : le « Pentateuque » ou les cinq livres qui commencent à la création du monde et finissent à la mort de Moïse, à la frontière de la terre de Canaan ; les « Prophètes », de la conquête de la Terre promise sous la direction de Josué au dernier prophète Malachie (fin du VI^e siècle avant l'ère courante) ; les « Ecrits » ou « Hagiographes » comprennent 12 livres tels que les Psaumes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, Job, l'Ecclésiaste, etc. Ils s'achèvent par le Livre des Chroniques qui s'arrête à l'Edit de Cyrus autorisant les Juifs à retourner sur leur Terre à la fin du VI^e siècle avant l'ère courante. Une différence essentielle sépare ces trois parties. Le Pentateuque est dit tout entier révélé. Les Prophètes sont dits inspirés et les Ecrits sont classés dans la catégorie de la Sagesse parce qu'ils sont rédigés par des auteurs qui ne se considèrent pas comme ayant reçu la Révélation ni comme inspirés. »⁹. En conséquence, on peut penser que la Tôrah de Moïse et les Prophètes, d'origine orale, ont été davantage respectés, lors de leur mise par écrit (car un texte oral, étant porté par la mémoire, peut être vérifié par tous, au moment de son énonciation) que d'autres livres historiques ou sapientiaux, dont l'origine peut être directement écrite (car un texte écrit, n'étant généralement plus porté de mémoire, ne peut pas être vérifié par chacun au moment de sa lecture).

En conclusion de ce qui précède, l'écriture ne constitue pas un barrage hydro-électronique qui arrêterait le fleuve de l'oralité, mais un bateau porté par l'oralité : celle-ci précède l'écriture, elle porte l'écriture et elle prolonge l'écriture. A l'école de la tradition de l'Eglise et de Marcel Jousse, loin d'« ouvrir la Bible comme un livre », nous la saisissons comme une Parole vivante et permanente, une et complexe, humaine et divine, synergie harmonieuse d'oralité et d'écriture.

... mais n'y aurait-il pas un présupposé idéologique à la scriptolâtrie ?...

Ce qui me frappe à la lecture des théories de ces spécialistes de la scripturalité de la Bible, c'est leur affirmation que nous avons relevée plus haut : « Israël s'est inventé une Histoire pour se forger une identité ». De là à affirmer que les histoires d'Abraham, des Patriarches, de Moïse, des Rois ne sont que des mythes¹⁰, il n'y a qu'un pas, explicitement ou discrètement franchi suivant tel ou tel spécialiste : « Nous allons voir combien le récit biblique doit aux espoirs, aux craintes et aux ambitions du royaume de Juda, qui atteignit son apogée sous le roi Josias, à la fin du VII^e siècle av. J.C. Nous tenterons de démontrer que le cœur historique de la Bible s'est développé dans des circonstances politiques, sociales et spirituelles

d'aventure, historique, cela ne l'empêche pas d'être un comportement authentique, que l'on retrouve dans la façon dont Flavius Josèphe s'y est pris pour faire traduire en grec sa *Guerre Judéenne* (Contre Apion I, 9 ; 47-56) et dans la façon dont s'y prenaient les apôtres Pierre et Paul pour dicter et faire traduire leurs épîtres.

⁸ Georges HABRA, *L'authenticité du Pentateuque*, revue Le Cep, n° 7, 2^{ème} trimestre 1999, pp. 81-82.

⁹ Armand ABECASSIS, *Révélation, prophétie et sagesse*, article publié dans La Croix n° 38799 du 23 et 24 octobre 2010, p. 15.

¹⁰ Le mythe est un enseignement sur une réalité divine donné, de façon analogique, à travers une histoire inventée ou, tout au moins, arrangée. Dans sa tentative d'appréhender le divin, l'Humain ne peut que créer des histoires mythiques. Seul le Dieu des Juifs et des chrétiens, pour se révéler, fait l'Histoire (Cf. ci-après).

précises, et qu'il doit tout au génie inventif et visionnaire de femmes et d'hommes exceptionnels. Le plus gros de ce que l'on tient généralement pour authentique – les histoires des patriarches, l'Exode, la conquête de Canaan, la saga de la glorieuse monarchie unifiée de David et de Salomon – est, en réalité, l'expression de l'élan créatif d'un puissant mouvement de réformes religieuses, dont l'éclosion a eu lieu dans le royaume de Juda durant l'âge du Fer récent. Même si ces récits se sont greffés sur un tronc initial historique, ils reflètent, pour l'essentiel, l'idéologie et la vision du monde de leurs auteurs. Nous montrerons comment le récit de la Bible a été reconstruit de manière à favoriser la réforme religieuse et les ambitions territoriales du royaume de Juda durant les décennies dramatiques sur lesquelles s'est achevé le VII^{ème} siècle av. J.C. »¹¹ et encore : « Tout le génie des auteurs du VII^{ème} siècle, créateurs de cette épopée nationale, réside dans l'habileté avec laquelle ils ont tissé les histoires antérieures, sans les priver ni de leur humanité ni de leur originalité distinctives. Abraham, Isaac et Jacob sont à la fois des êtres vivants, dotés d'une haute spiritualité, et les métaphoriques ancêtres du peuple d'Israël. Les douze fils de Jacob ont été introduits dans la tradition comme des frères cadets qui viennent compléter la généalogie. Tout l'art du récit biblique est de nous présenter les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme les membres d'une seule et même famille. Le pouvoir d'évocation de la légende les a donc réunis pour l'éternité, de façon beaucoup plus profonde que n'aurait pu le faire le récit d'aventures éphémères de quelques individus historiques qui menaient paître leurs troupeaux dans les hautes terres de Canaan. »¹² et encore : « Résumant brièvement le travail rédactionnel dont le texte actuel de la Bible hébraïque est le fruit, on peut le considérer comme une quête dans laquelle Israël devenu communauté religieuse s'est voulu l'héritier d'un même groupe ethnique. Pour ce faire, une histoire haute en couleur, riche de gloires et de misères a été transcrite, embellie et au besoin idéalisée. La promesse divine se révèle à la fois comme le fil conducteur vers le passé et le moteur vers l'avenir. »¹³. On peut certes partager l'optimisme d'un Jacques Cazeaux : « Mais, au total, exact ou inexact en tout ou en partie, s'ils nous privent des grandeurs politiques et territoriales de Salomon, les auteurs de La Bible dévoilée ne touchent pas à l'essentiel. Ils libèrent au contraire notre esprit. Si la Bible n'a pas dit exact, elle, il reste qu'elle puisse encore dire vrai. »¹⁴. Mais s'agit-il bien uniquement d'inexactitude pour ces auteurs ? Ne s'agit-il pas plutôt d'histoires mythiques ? Car, pour moi, le véritable enjeu est celui-ci : le Dieu des Juifs et des Chrétiens est-il authentiquement atteint à travers des histoires mythiques ? L'essence même de la Révélation juive et chrétienne n'est-elle pas que le Dieu auquel ils croient intervient dans l'Histoire, celle de toute l'humanité et celle de tout Humain, pour sa divinisation ? Que la Bible contienne un certain nombre d'histoires mythiques ne me gêne pas si, à côté de cela, la partie historique qui tend à montrer l'intervention de Dieu dans la vie des hommes ne relève pas uniquement de l'histoire mythique. Car, si tout est mythique dans la Bible, alors la Bible n'a plus rien à nous dire. Certes il n'est pas besoin que ce qui relève de l'Histoire soit totalement exact pour être vrai mais il est nécessaire que tout soit authentique.

Le mythe correspond à un effort de l'intelligence humaine pour appréhender le monde de l'invisible, ou, tout au moins, le monde psychique. L'intelligence humaine, livrée à ses propres forces, traduit en histoires divines ou histoires humaines, les réalités invisibles du Monde d'En Haut ou du monde psychique. En conséquence, le mythe peut « inventer de l'histoire » mais, en aucun cas, il ne peut « faire l'Histoire », car cela est au-delà des forces humaines. L'Histoire sainte représente une intervention divine en direction de l'Humain, elle correspond à une révélation. Ce n'est pas l'intelligence humaine qui essaie d'accéder à la connaissance de la divinité, c'est la divinité qui essaie d'entrer en contact avec l'intelligence humaine. En conséquence, l'Histoire sainte n'invente pas de l'histoire, elle est l'Histoire. Car, de même que Dieu se révèle à l'Humain à travers la Création, en faisant exister ce qui est, de même Dieu se révèle à l'Humain à travers l'Histoire, en faisant exister ce qui advient.

La démythologisation (dont me semble relever l'approche de certains de nos scriptolâtres) nie l'historicité pour ne s'attacher qu'au message. Ce qui semble possible pour le mythe ne saurait l'être pour l'Histoire sainte. En effet, dans le mythe, il peut y avoir message à travers une histoire qui n'est pas l'Histoire, mais, dans l'Histoire sainte, il ne peut y avoir message s'il n'y a pas Histoire tout court. C'est, en tout cas, ce que me semble enseigner clairement Jésus lui-même. Il a pris soin de préciser le lien ontologique qui relie l'Histoire et le message : c'est l'Histoire qui est la preuve du message et s'il n'y a pas Histoire, il n'y a pas message, mais, au contraire, affirmation gratuite et sans fondement. Nous trouvons cela dans un récit que les trois synoptiques relatent, celui de la guérison d'un paralytique (Mt 9, 1-8 ; Mc 2, 1-12 ; Lc 5, 17-26). Jésus commence par affirmer au paralytique : « Tes péchés sont remis ». Ce qui soulève l'indignation de ceux qui sont présents et qui doutent de sa capacité à faire une telle chose : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? ». Iéshoua veut alors leur donner une preuve de la vérité de ce qu'il affirme et il leur dit : « Quel est le plus facile, de dire au paralytique : Tes péchés sont remis, ou de dire : Lève-toi, prends ton grabat et marche ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton grabat et va-t-en chez toi. » On remarquera que la question de Jésus porte sur ce qu'il est plus facile à dire et non pas sur ce qu'il est plus facile à faire. En fait, remettre les péchés ou guérir un paralytique sont aussi difficiles à faire, mais le premier est facile à dire, car incontrôlable de l'extérieur, tandis que le second est difficile à dire, car contrôlable immédiatement. Faire ce qui est difficile à dire est donc la preuve qu'on peut aussi faire ce qui est facile à dire. La réalité de l'événement physique, historique, visible, est donc la preuve de l'existence

¹¹ Israël FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée, Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Bayard, 2002, p. 36.

¹² Israël FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée, Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Bayard, 2002, pp. 62-63.

¹³ Pierre BOURDREUIL et Françoise BRIQUEL-CHATONNET, *La thèse du retour d'Exil*, article du Monde de la Bible, hors série automne 2012, p. 44.

¹⁴ Jacques CAZEAUX, *Histoire, Utopie, Mystique, Ouvrir la Bible comme un livre*, Le Cerf, 2003, p. 15.

de la réalité invisible. Si l'événement physique n'a pas lieu, il n'y a plus aucune preuve de l'existence de la réalité invisible.

En résumé, nous nous trouvons devant l'engrenage idéologique suivant, savamment huilé par nos « scriptolâtres ». A partir du moment où il y a « impossibilité technique » d'une ou plusieurs traditions orales, il n'y a plus rien qui relie un récit d'ordre historique, écrit quelques siècles plus tard, avec ce qu'il raconte. Ces récits naissent donc au moment de leur écriture. Ces récits ne sont donc pas les témoins d'une Histoire passée mais le fruit d'une recomposition interprétative. L'écriture crée l'Histoire. Contrairement au travail de nos historiens qui, travaillant sur des traces écrites, relatent l'Histoire telle qu'elle s'est déroulée, avec le plus d'objectivité possible, l'historien biblique, n'ayant pas de documents écrits antérieurs ne peut qu'inventer une Histoire, à partir de vagues fragments venus d'ailleurs on ne sait d'où, puisque, bien entendu, il ne peut y avoir de tradition orale antérieure. Et comme le dit si bien Pierre Gibert « l'Histoire ayant besoin d'une motivation pour être écrite », on cherche dans les circonstances politiques ou sociologiques qui entourent l'écriture de l'Histoire une motivation à cette écriture. D'où le postulat : « Israël s'est inventé une Histoire pour se forger une identité ». Mais se forger une identité suppose qu'on n'en ait plus ou qu'on n'en n'ait jamais eue. Il n'y a donc pas d'Histoire sainte.

Il est vrai que la pensée juive est d'essence midrashique, c'est-à-dire interprétative. En effet, découvrir les interventions de Dieu dans l'Histoire ne relève pas d'une évidence. Il y faut un regard de foi éclairé par une révélation. Mais « interprétative » ne signifie pas « imaginative ». Si cette interprétation ne s'appuie pas sur des faits avérés, elle est sans fondement. Comme le dit l'apôtre Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité (c'est-à-dire s'il n'y a pas résurrection réelle), alors votre foi est vide (c'est-à-dire sans contenu).

Yves BEAUPERIN,
directeur de l'Institut de Mimopédagogie,
à l'école de Marcel Jousse.